

Martine Bocquet, *Sur les traces du signe avec John Deely : une histoire de la sémiotique*
Limoges, Éditions Lambert Lucas, 2019, 200 p.

Compte rendu de Ludovic Chatenet pour *Revue française des sciences de l'information et de la communication* (en ligne)

1 Dans cet ouvrage, Martine Bocquet propose une synthèse des travaux de John Deely autour de la notion de signe et ouvre des perspectives tout à fait intéressantes pour les sciences de la communication. John Deely était un éminent chercheur en philosophie qui, bien que moins connu en France, était emblématique de la sémiotique américaine. Martine Bocquet invite le lecteur à suivre son enquête en réalisant une synthèse d'un corpus de ses travaux dont la pièce centrale est l'ouvrage majeur de Deely, *Four Ages of Understanding* (Les Quatre Âges de la connaissance) écrit en 2001.

2 Le livre *Sur les traces du signe avec John Deely* met en évidence l'originalité de la démarche historique, archéologique, de Deely qui porte son attention sur la dimension linguistique de la constitution du savoir et sur ses contextes socio-culturels d'émergence.

3 La notion de signe, considérée comme « une clé de compréhension des fondements et fonctionnements de la connaissance et de l'épistémologie » (p. 14) est ainsi abordée à travers quatre périodes de l'histoire : la période grecque, la période latine, la période moderne puis la période postmoderne, présentées tour à tour par Martine Bocquet. Les théories des auteurs majeurs de la philosophie (Socrate, Platon, Aristote, Thomas d'Aquin, Duns Scot, etc.) permettent de mettre en avant des concepts clés de l'évolution de la pensée (réalité, objectivité, catégories, relation, signe) et d'affirmer la spécificité de la vision de John Deely. Martine Bocquet a réalisé un remarquable travail pour restituer non seulement la recherche de cet auteur mais aussi pour articuler l'ensemble des grands penseurs convoqués dans l'ouvrage. Pour cette raison d'ailleurs, l'ouvrage pourra paraître quelque peu exigeant pour un lecteur non initié à la philosophie.

4 L'enjeu majeur de l'ouvrage est de montrer que certains aspects soulevés par les scolastes, et abandonnés par les modernes, sont non seulement pertinents pour élargir la notion de communication au-delà de l'humain (avec les animaux et les plantes), mais qu'ils permettent également un véritable dialogue interdisciplinaire entre les sciences « humaines » et les sciences « dures ». En constatant que les sciences modernes, héritières du nominalisme, réduisent encore le monde sensible à des constructions de l'esprit, Deely préconise d'adopter un point de vue sémiotique fondé sur une notion universelle de signe reposant sur la relation ontologique de Peirce et sur le modèle de Peirce. Cette conception, présentée par Martine Bocquet dès l'introduction (p. 18-25), repose sur trois points majeurs : (i) la distinction entre communication, phénomène commun à tous les êtres vivants, et langage, spécifique à l'humain ; (ii) une notion d'objectivité commune aux humains et non-humains, fondée sur sa définition aristotélicienne et scolastique ; (iii) une définition du signe comme relation *suprasubjective*, tout à la fois objective et subjective, c'est-à-dire « au-dessus et en plus (*above and over*) de toute réalité physique, psychique ou spirituelle » (p. 24).

5 Le premier chapitre de l'ouvrage montre que la période grecque est déterminante pour les développements ultérieurs de la connaissance, elle a posé certains principes fondamentaux qui seront discutés jusqu'à nos jours. En synthétisant les apports de penseurs grecs d'Héraclite et Parménide, de Socrate à Platon, Aristote et Épicure, Martine Bocquet pointe qu'à cette époque le signe (*séméïon*) est secondaire, il est considéré comme un signe de la nature que l'on peut

interpréter (symptôme de maladies, foudre, etc.). Il s'oppose au mot qui, lui, repose sur une relation conventionnelle. Martine Bocquet montre qu'Aristote est important pour la sémiotique, de Deely en particulier. Réaffirmant l'importance du rapport sensible au monde, face à Platon, il a placé le *séméïon* au fondement de la connaissance et orienté ses recherches vers la *relation* comme catégorie discursive (p. 33-45), notion qui sera au cœur des discussions des scolastes.

6 Le chapitre deux montre l'évolution importante des notions de *signe* et de *relation* à la période latine médiévale et scolastique. Suivant l'étude de Deely, Martine Bocquet souligne le rôle d'Augustin d'Hippone. En traduisant le *séméïon* grec en *signum*, il a proposé la première formulation générale du signe qui subsume l'opposition entre nature et culture entre lesquelles il fonctionne comme une interface (p. 65, 68). Bien qu'elle demeure imparfaite, l'approche d'Augustin pose d'une part les fondements d'une théorie relationnelle de la connaissance ; d'autre part, en maintenant une distinction entre signe naturel (*signum naturale, séméïon*) et signe conventionnel (*signum datum*), elle ouvre sur une conception de la communication, tout à fait intéressante, engageant tous les êtres vivants (animaux, plantes) (p. 67, 69). D'une autre façon, la problématisation de la *relation* apparaît tout aussi importante à cette période. En distinguant, chez Aristote, la *relatio secundum dici* (relation transcendantale) — relation exprimée par le discours — et la *relatio secundum esse* (relation ontologique) — relation en tant qu'entité particulière (p. 70) — Boèce permet de concevoir l'existence de relations ontologiques, indépendantes de la pensée (p. 73) — fondamentales chez Poinsot, Peirce et Deely. Cette distinction aura son incidence puisqu'elle posera les termes de la querelle des universaux, tournant épistémologique majeur de l'histoire des connaissances.

7 Initiée par Pierre Abélard, la « querelle des universaux » est abordée par Martine Bocquet au chapitre trois et apparaît comme le point pivot de l'ouvrage (pp. 107-112) dans la mesure où elle aura une incidence sur le rapport au monde et à la connaissance. La dispute, qui porte sur la nature de l'objectivité et du statut de réalité des entités dépendantes ou non de la pensée, par le biais de la catégorie aristotélicienne de relation, et, par extension, de celle de signe, oppose les réalistes aux nominalistes.

8 Les penseurs dits « réalistes », parmi lesquels Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Duns Scot, considèrent que le signe est constitué d'une relation indépendante de la pensée, dite ontologique, à la nature. Le traitement de Martine Bocquet montre clairement que Deely se retrouve dans la pensée de ces auteurs, dont il a avant tout souligné la contribution à la sémiotique de Peirce : (i) le signe subsume l'activité cognitive (p. 80-81), (ii) la relation de signe est dans tous les cas triadique (p. 82), (iii) les signes se constituent de manière dynamique, ce qui leur permet d'agir (*sémiosis*) et de jouer un rôle dans l'expérience et la connaissance (p. 83-86).

9 Martine Bocquet met particulièrement en évidence la pensée de Jean Poinsot (Jean de Saint-Thomas), en soulignant son influence sur Deely. L'originalité de ce dernier est d'avoir considéré Poinsot comme le précurseur d'une sémiotique voisine de celle de Peirce, plus ontologique encore. Pour le résumer en quelques points, Poinsot défend avant tout que la nature et la réalité du signe sont ontologiques (*secundum esse*), c'est-à-dire que le signe est une relation dont le véhicule est indifférent à ce qu'il communique (p. 102). Ce point est essentiel car il permet de doter le signe d'une nature proprement relationnelle : (i) il pointe vers autre chose (une autre réalité physique ou psychique), (ii) il permet d'articuler la subjectivité et l'intersubjectivité et (iii) opère la *médiation* entre les choses (indépendantes de la pensée) et les objets (dépendants de la pensée) (p. 105-106) ; ce que la représentation, où l'objet pointe vers lui-même, n'autorise pas. Le point de vue de Poinsot est déterminant, car les nombreux retours

vers sa pensée réalisés tout au long de l'ouvrage, montrent que c'est au prisme de ces principes que Deely réévaluait les pensées modernes.

10 De l'autre côté, les « nominalistes » comme Guillaume d'Ockham considèrent que la réalité est extra mentale, que seules les causes externes sont réelles, et qu'en conséquence, les relations intersubjectives n'existent que dans la pensée. Malgré l'intervention des successeurs d'Ockham qui, contrairement à celui-ci, admettront le signe, divisé en deux entités — *signes instrumentaux* (physiques, accessibles aux sens) et *signes formels* (concepts) — à partir de 1400 environ, les concepts (signes formels) seront considérés comme des représentations (p. 91). Martine Bocquet montre bien que le principe nominaliste, souvent simplifié, sera largement adopté par les sciences empiriques qu'il permettra de développer, mais cela, et c'est l'enjeu de la démarche de Deely, au détriment du rapport entre le monde et les sens.

11 Dans le quatrième chapitre consacré à la modernité, Martine Bocquet montre comment Deely a pointé les problèmes et les limites posés par l'héritage du nominalisme, en mettant notamment en perspective les travaux des empiristes (John Locke, David Hume), puis ceux de Kant, avec les propositions de Peirce. Elle montre d'emblée que le rationalisme de Descartes, où la raison est indépendante et supérieure à la perception, conduira à renégocier la place de la perception dans la connaissance. En concevant les qualités des sens comme des images mentales, les modernes renversent l'ordre de la perception sensorielle reconnu par les scolastes, les *qualités sensorielles* (couleurs, odeurs, sons) autrefois premières sont reléguées au second plan (p. 117). Les empiristes (John Locke, George Berkeley, David Hume) contribueront à considérer l'ensemble des sensations comme des images mentales, ils ne seront alors plus capables de s'extraire de la subjectivité (p. 121-124). À ce titre, Martine Bocquet porte à notre attention que Deely avait bien montré que l'empirisme et le rationalisme éludaient la description du phénomène de cognition.

12 L'approche de Kant apparaît dans l'ouvrage comme point culminant, ou synthèse, de la pensée moderne. En suivant les pas de Deely, Martine Bocquet prend le soin de mettre son travail en perspective avec la pensée de Peirce, ce qui permet de réaffirmer sa pertinence dans le projet sémiotique de Deely. Kant a eu le mérite d'envisager des relations objectives. Toutefois, en limitant la cognition aux représentations, il la sépare de la signification, c'est-à-dire du supplément de sens contenu dans l'objectivité (au sens de Peirce), et se coupe de l'expérience de l'environnement sensible qui permet à l'homme de connaître et de constituer le monde (p. 130-131). Martine Bocquet insiste sur le fait que, selon Deely, la pensée kantienne est lourde de conséquences puisqu'en inversant les concepts d'objectivité et de subjectivité, elle enferme l'individu dans sa propre pensée (p. 134), reléguant la communication au rang d'illusion.

13 Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux chercheurs post-modernes qui ont marqué la fin du modernisme et opéré un retour vers le signe. On y trouve notamment les apports de Hegel et de Darwin, entre autres, qui ont permis d'affirmer le rôle concret de la relation ontologique dans la cognition, et la prise des facultés cognitives avec l'environnement physique. Martine Bocquet consacre une grande partie du chapitre à la sémiotique en tant que discipline, ce qui lui permet de réaffirmer l'ancrage de Deely dans l'héritage peircien qui est ici clairement distingué des modèles de Saussure et Eco.

14 Martine Bocquet rappelle d'abord que la pensée de Peirce s'inspire des réalistes (Thomas d'Aquin, Duns Scot) et considère donc que les produits de la pensée sont bien réels, et non de simples constructions des sens. La sémiotique qu'il développe appréhende la signification comme un parcours de pensée dynamique entre expérience et cognition. Dans son modèle

ternaire, présenté en détail, la relation de *tiércéité* caractérise le fonctionnement de la cognition humaine depuis la perception d'indices jusqu'à la constitution d'un système de signification ; elle est propre à l'homme qui peut se référer à la réalité mais aussi évoquer des choses imaginées (p. 146). L'intérêt de ce modèle est de permettre d'envisager que les non-humains utilisent aussi des signes, possibilité envisagée par Peirce dans sa « grande vision », doctrine qui selon Bocquet fascine Deely. Ce projet consistait à étendre la sémiotique au vivant, considérant que l'action des signes est enracinée dans toutes les choses du monde. Il ouvre sur un vaste champ de recherche abordé en conclusion, sur lequel nous reviendrons.

15 Contrairement à la sémiotique peircienne, Bocquet montre que John Deely considère que la sémiologie de Saussure, reposant sur le signe linguistique, est limitée car elle ne s'occupe que des signes conventionnels, culturels. De ce fait, elle se montre non seulement incapable d'approcher le signe naturel, mais elle court aussi le risque de faire de la réalité une construction de l'esprit (idéisme). En dépit d'un substrat peircien partagé, la même critique sera adressée à la théorie des codes d'Eco puis, plus loin dans la conclusion de Martine Bocquet (p. 171-172), au structuralisme (Greimas, Lévi-Strauss). En somme, ces sémiotiques sont très efficaces pour étudier les systèmes de signes spécifiquement humains, mais, enfermées dans le langage et la culture, elles sont incapables de traiter les signes naturels, toute tentative révèle leur idéisme. À cet endroit, l'auteure met bien en évidence l'opposition irréductible entre, d'un côté, ces théories qui ne rendent compte ni du signe naturel ni de la reconnaissance des phénomènes de la nature, et de l'autre, la posture de Deely qui défend l'idée que les données des sens ne sont jamais déconnectées et que la perception comprend une structure d'objectivité car les relations sont réelles (p. 165). Finalement, au travers de l'ouvrage, Bocquet montre que Deely prônait un retour à l'universalité du signe.

16 La conclusion du livre indique que Deely plaçait le signe et la sémiotique au cœur d'une pensée postmoderne capable de rétablir le dialogue entre les sciences dures et les sciences de la communication. Ce dialogue répondrait à la nécessité de comprendre l'action des signes autant dans la nature que dans la culture. Pour concrétiser cela, Deely propose un retour au réalisme oublié des scolastes latins pour réviser les théories des modernes afin de renouer le lien avec la nature, en tenant compte des entités dépendantes et indépendantes de la pensée (p. 168).

17 Cette posture s'inscrirait, selon Martine Bocquet, dans un projet *sémioéthique* au sein duquel l'homme prendrait conscience de ses responsabilités vis-à-vis de la nature. Finalement, la solution à adopter correspond à la « grande vision » de Peirce, introduite en amont, c'est-à-dire une doctrine des signes qui, d'une part, intègre l'ensemble de la connaissance humaine du sensoriel aux interactions sociales et à la culture et, d'autre part, étend la sémiotique à l'ensemble du monde vivant, considéré comme un réseau de significations entre humains et non-humains, et noué sur une relation ontologique présente dans toute chose (p. 169-170). Mis en application dans les années 1960, ce projet a donné lieu à un ensemble de sémiotiques spécifiques étudiant aussi bien le vivant, comme la *physiosémiotique*, la *phytosémiotique*, la *zoosémiotique*, la *biosémiotique*, que l'homme avec l'*anthroposémiotique*. Nous soulignons que certaines de ces disciplines sont aujourd'hui émergentes pour répondre aux questions environnementales actuelles en termes de climat, de cohabitation entre espèces et d'habitabilité du monde.

18 La restitution des travaux de Deely par Martine Bocquet semble tout à fait pertinente pour les sciences de la communication. Tout d'abord, parce que la démarche historique de Deely invitant à réévaluer nos acquis au prisme de modèles plus anciens, parfois moins connus, est tout à fait d'actualité et nécessaire dans notre réseau de recherche pluridisciplinaire. Ensuite, du fait de la structure détaillée du livre de Martine Bocquet qui permettra autant aux étudiants

qu'aux chercheurs de trouver une formulation des concepts et des problèmes qui sous-tendent encore le domaine de la communication.

19 D'autre part, le grand intérêt de l'ouvrage réside dans le parti pris épistémologique de la sémiotique de Deely. En adoptant la relation ontologique de Peirce, présente en creux chez Peirce, Deely ouvre des perspectives importantes pour le champ des sciences de la communication puisqu'il attire notre attention sur un concept universel de signe capable de réaffirmer la place du sensible dans la communication et de problématiser les interactions entre humains et non-humains. À ce titre, la pensée de Deely rapportée par Martine Bocquet est tout à fait en phase avec la recherche de ces quinze dernières années où différentes disciplines ont cherché à étudier la signification au-delà des particularités entre humains mais aussi entre êtres vivants, soit en adoptant un point de vue ontologique soit en intégrant les sciences physiques ou cognitives. Citons par exemple la *biosémiotique*, la *zoosémiotique* mais aussi l'anthropologie de la nature de Philippe Descola, « l'anthropologie au-delà de l'humain » d'Eduardo Kohn, la *sémiophysique* de René Thom et Jean Petitot ou encore la sémiotique cognitive.

Référence électronique

Ludovic Chatenet, « Martine Bocquet, Sur les traces du signe avec John Deely : une histoire de la sémiotique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 19 | 2020, mis en ligne le 01.05.2020

URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/9177>

DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.9177>